LES BAUMETTES, CAMPAGNE, FAUBOURGS PUIS QUARTIER DE NICE

PAR COLETTE LIAUTAUD

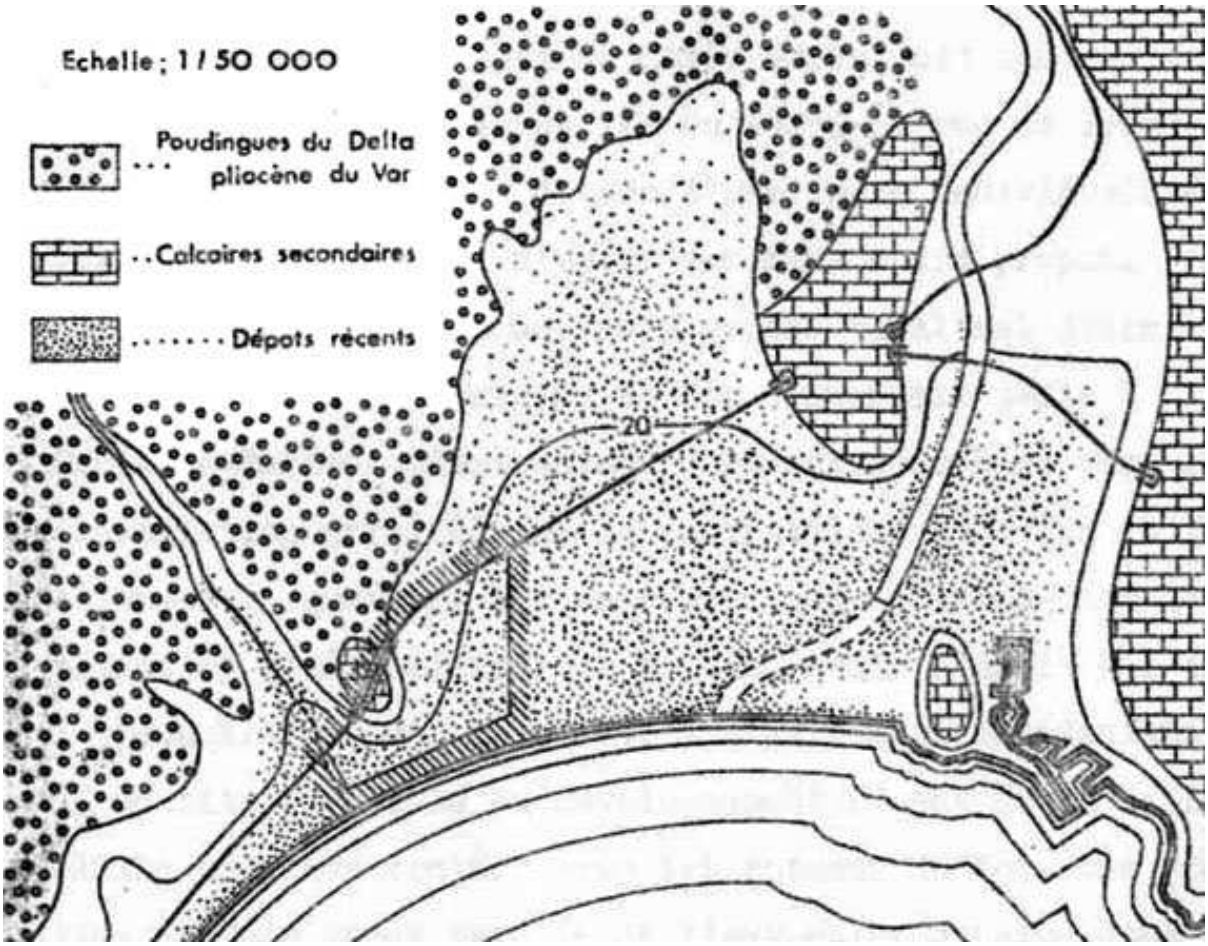


FIG. 1 SITUATION DU QUARTIER DES BAUMETTES (HACHURES) DANS LA PLAINE DE NICE

INTRODUCTION

Le quartier des Baumettes, objet de notre étude, est compris entre le Mont du Magnan à l'ouest, le chemin de fer au nord, la rue de France au sud et le boulevard Gambetta à l'est; dotées d'une forte individualité cas deux artères méritent une analyse qui n'entre pas dans notre propos. Le terme "Baumettes" a longtemps désigné un vaste espace rural mal délimité, aux portes de la ville, puisque le faubourg de ce nom commençait jadis à l'emplacement de la Croix-de-Marbre. L'extension progressive de Nice vers l'ouest entraîne une restriction parallèle de la désignation: à la fin du XIXe siècle, c'est exactement le quartier que nous étudions, c'est-à-dire l'association d'une plaine et d'une colline; la colline seule a droit à l'appellation. (Fig.1). Le quartier est, un effet, à l'extrémité occidentale de la plaine de Nice, un site favorable au développement récent de la ville; c'est là que la plaine entre en contact avec les coteaux du Var. Sa position excentrique explique la date assez tardive de l'extension urbaine dans cette direction; aussi le quartier garde-t-il encore quelques unes des caractéristiques des banlieues; l'intérêt de notre étude vient précisément de cette particularité. Les plans de 1878, 1905 et 1964 montrent les étapes successives du peuplement; les constructions remplissent peu à peu les espaces vides. Les nouveaux habitants du quartier sont des immigrants d'origines diverses. (Fig. 2).

Le quartier des Baumettes est au contact d'éléments morphologiques hétérogènes; en effet, la frange occidentale de la plaine de Nice vient s'adosser à une colline ovoïde qui culmine à 52,90 m. vers le nord. Cette butte est un noyau de calcaire jurassique, criblé jadis de grottes ou bau-mettes et enveloppé des poudingues du delta-pliocène du Var. La colline est individualisée

grâce à la trouée de la voie ferrée au nord et à la vallée du Magnan à l'ouest. Cette hétérogénéité topographique se matérialise par un schéma différent des voies d'accès. Dans la plaine, les rues sont perpendiculaires, organisées en damier selon les directions nord-sud et ouest-est tout ormeau centre de la ville; sur la colline, les chemins sont capricieux et se terminent en culs de sac. La transition entre les deux systèmes de viabilité est assurée par des rampes en pentes plus ou moins fortes; rue de Châteauneuf, boulevard François Grosso, montée Saint-Laurent. Longtemps petite bourgade solidaire de la butte du château et de la vallée du Paillon, Nice commence son expansion vers sa plaine de 1'ouest après l'annexion et surtout après l'installation en 1894 de la voie ferrée.

Devenue française, la ville bénéficie d'importants investissements; ainsi, de 1860 à 1870, l'arrondissement reçoit 64 millions de francs de crédits, soit beaucoup plus qu'au cours de la période sarde entre 1814 et 1859. L'activité économique se déplace vers lé nouveau centre, place Masséna et rive droite du Paillon. La population s'installe dans les anciens faubourgs de Carabacel, la Buffa et Magnan. Lors de cette phase d'expansion vers le nord et vers l'ouest, le quartier des Baumettes commence à être le théâtre d'une colonisation en ordre dispersé. Le plan de 1878 montre une concentration de l'habitat au bord de la mer entre deux grands axes, la rue de France et la Promenade prolongée jusqu'à Magnan en 1855. Les voies d'accès sont déjà en place et les maisons sont disséminées un peu partout on une dispersion caractéristique d'une banlieue maraîchère (tel le peuplement actuel autour de St-Laurent-du-Var). C'est que la population de Nice passe de 48.273 habitants en 1861 à 93.760 en 1896 et à 142.940 en 1911. L'expansion reprend en 1926 (184.441 citadins) atteindra les 250.000 habitants à la veille de 1940 (241.916 en 1936). Après 1860, l'augmentation de la population n'est plus due au seul croît naturel, mais à l'immigration en provenance de la montagne niçoise et du Piémont.

DOMINANT LA PLAIN, LA COLLINE

Fig. 2

EVOLUTION
DES SURFACES BATIES

Echelle: 1 / 20 000

500m

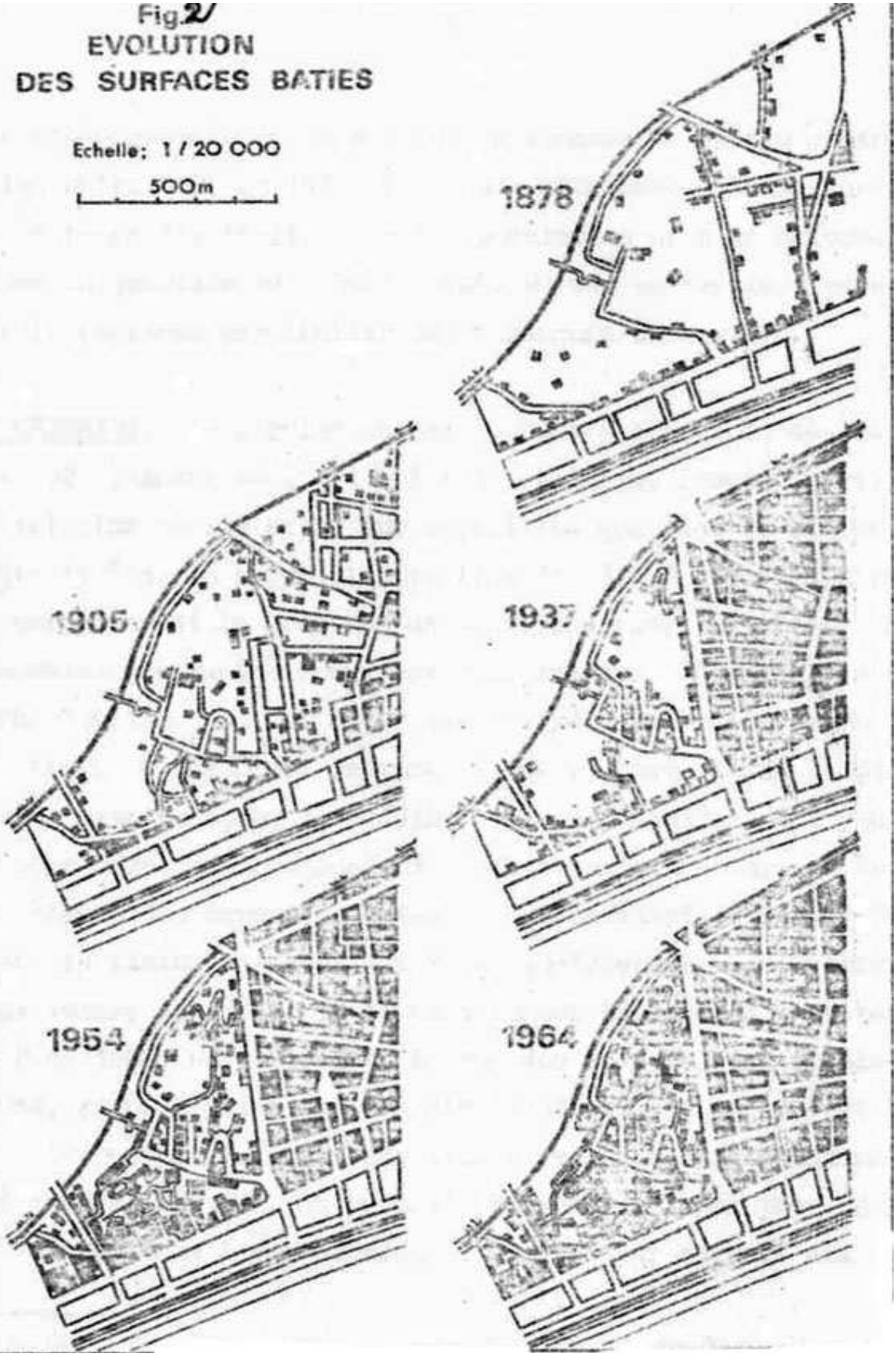
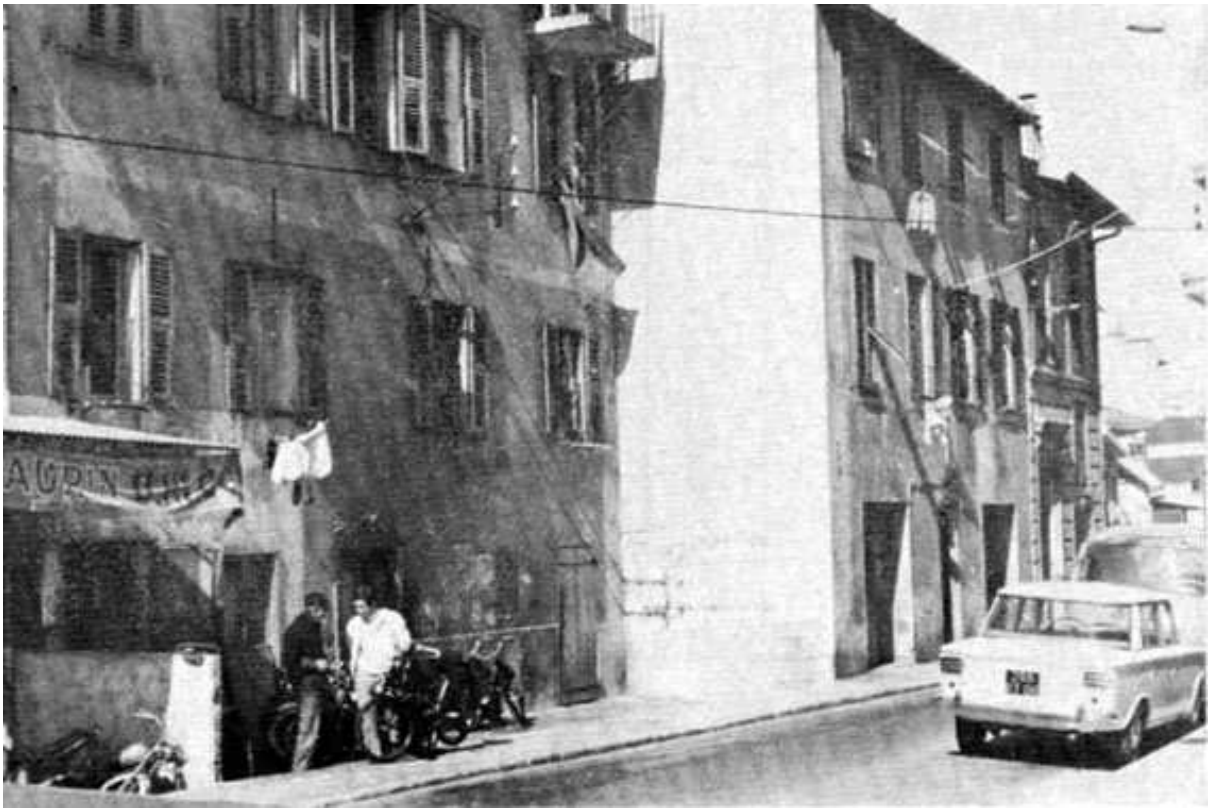


FIG. 2 ÉVOLUTION DES SURFACES BÂTIES



UN CADRE PARFOIS ANCIEN PUR UNE ACTIVITÉ ESTUDIANTINE

PREMIERE PARTIE

- L'évolution du quartier entre 1896 et 1926.

Une étude globale de la population donnera un aperçu général de son évolution: entre 1896 et 1926. Nous nous attacherons à examiner les différents secteurs d'activité de cette population afin de déterminer les fonctions du quartier en 1896 et 1926. Enfin, un dernier paragraphe portera sur le problème particulier des étrangers à la ville.

1- **TRAITS GENERAUX**.

La population des Baumettes s'accroît de 124% entre 1896 et 1926 passant de 2 421 à 5 832 habitants. D'autre part, le peuplement est plus rapide alors sur la colline que dans la plaine, car il représente 16% de la population au lieu de 13,6%[1]. Les plans successifs enregistrent la création de nouvelles rues; en effet, entre les deux recensements apparaissent les rues Fricero, l'avenue Frédéric-Passy, la rue Carlone, pour ne citer que les principales; d'autres sont prolongées, ainsi la rue Dante rejoint la rue Carlone. Comme la plaine est déjà assez bien occupée, la colline, site résidentiel, est peuplée h son tour vers 1926; l'accroissement se fait surtout au niveau de l'avenue et du chemin des Baumettes dotés de 430 habitants (99 en 1896).

[1]Nous rattachons à la colline les rues Bari-Vieil, de Magnan (ou Louis-de Coppet) Ila montée St Laurent et surtout l'ensemble chemin des Baumettes-avenue des Baumettes qui groupe l'essentiel de la population de cette zone; le reste appartient à la zone basse. Pour que la statistique soit valable, nous n'avons pas tenu compte pour les totaux de 1926, de la population de la rue Carlone (François-Grosso après 1936) qui ne se trouve ni dans une zone ni dans l'autre, mais à leur contact et qui n'existe pas en 1896.

De même, dans la plaine, ce sont les zones périphériques qui attirent les nouveaux venus; ainsi la rue de Châteauneuf héberge 441 habitants au lieu de 2 en 1896; au contraire, la rue des Potiers, principale artère ancienne, gagne à peine une centaine d'hôtes (638 en 1896 et 721 en 1926). La structure de cette population évolue sensiblement on une trentaine d'années. En 1896, la pyramide d'âges est à peu près équilibrée, avec toutefois un léger excédent d'adultes par rapport aux moins de vingt ans et aussi de femmes dans le total du peuplement, dissymétries duos à une immigration d'adultes à la recherche d'emplois. Cette implantation est confirmée par l'examen des cellules familiales; en effet, 273 des 695 foyers (39,2% n'ont pas de postérité et 297 (42,7 %) sont à peu près assurés de leur avenir grâce à un ou deux enfants. (Fig.3).

En 1926, la population a très nettement vieilli; la pyramide des âges devient le champignon à base étroite et à sommet arrondi: la prépondérance des femmes est alors éclatante, surtout pour les classes de 20 à 55 ans, rançon de la guerre; sur un total de 5 832 habitants, 2 563 hommes et 3 269 femmes se répartissent en proportions variables entre les tranches d'âges.

	Hommes		Femmes	
– de 20 ans	692	11,8 % (18,2 %)	770	13,2 % (18,8 %)
de 20 à 65 ans	1644	28,2 % (28 %)	2244	38,4 % (29,3 %)
+ de 65 ans	230	3,9 % (2,4 %)	265	4,5 % (3,3 %)

FIG. 3 COMPOSITION DE LA POPULATION EN 1926 (COMPARÉE EN% À 1896)

Les progrès du peuplement sont soulignés par la multiplication des foyers, 2149 au lieu de 695 en 1896. La date récente de leur implantation justifie une large prépondérance (51,9%) de ménages de gens seuls ou sans enfants (1116); de même, 886 foyers, soit 39,8 %, n'ont qu'un on deux tiers.

L'intensification du peuplement du quartier ne peut pas reposer sur le seul croit naturel. Trait nouveau, les grands immeubles locatifs subdivisés en appartements remplacent les maisons individuelles de la phase antérieure de construction; ainsi les immeubles en hauteur de la rue Dante ou roc l'avenue des Fleurs accueillent une population attirée par l'emploi dans le faubourg d'une ville on expansion. (Pl. I et II).

Tout d'abord, le chantier rural occupe moins de travailleurs en 1926 qu'en 1896; inversement, déjà prépondérant au début du siècle, le secteur tertiaire se trouve encore gonflé en 1926, tandis que l'artisanat est plus stable. C'est donc un quartier en cours d'urbanisation, d'où la culture est progressivement éliminée, tandis que domestiques et employés constituent la classe sociale la plus nombreuse. Une autre particularité apparaît, la diminution relative du travail féminin, appoint nécessaire en 1896 pour des ménages de condition très modeste.

Assez peu développé, le secteur primaire comprend en 1886 surtout des journaliers et des

horticulteurs plus quelques cultivateurs. Tous habitent essentiellement rue des Potiers, rue de Magnan, chemin St-Philippe et chemin des Baumettes, c'est-à-dire sur la colline ut à ses abords immédiats. Cette population est plutôt âgée et se répartit entre des foyers peu peuplés: 33 sans postérité, 30 dotés d'un enfant et 23 pourvus de deux héritiers. La terre ne fournit pas du travail à toute la famille; parfois seul le père cultive, la femme ou une fille est "revendeuse" ou "fleuriste", les autres enfants s'emploient ailleurs, surtout dans l'artisanat: parfois même la femme doit travailler comme domestique. Dès 1896, la culture est donc une activité en déclin, survivance cantonnée dans les parties les moins urbanisées du quartier.

Secteurs en 1896	0	1	2	3	4	5 et +	Total
Primaire	33	30	23	7	4	4	101
Secondaire	59	44	38	26	17	7	191
Tertiaire	104	88	53	35	12	13	305
Inactifs	77	21	7	4			109
Total	273	183	121	72	33	24	706
Secteurs en 1926							
Primaire	33	19	10	8	2	2	74
Secondaire	186	173	97	54	22	9	541
Tertiaire	429	327	137	37	15	5	950
Inactifs	468	78	25	5	7	1	584
Total	1116	597	269	104	46	17	2149

FIG.4.- Les familles suivant le nombre d'enfants en 1896 et 1926.

- L'EVOLUTION DE L'EMPLOI.

		Secteur primaire	Secteur secondaire	Secteur tertiaire	Inactifs
1896	Hommes	96	238	308	135
	Femmes	47	164	339	260
1926	Hommes	75	606	879	418
	Femmes	27	274	732	1501

FIG. 5 LES ACTIVITÉS EN 1896 ET EN 1926

En 1926, la physionomie du secteur agricole est complètement modifiée. Les effectifs sont encore réduits à huit cultivateurs et à une quarantaine de jardiniers; ces derniers sont moins des maraîchers indépendants, que des employés chargés de l'entretien des parcs et jardins des propriétaires aisés des villas construites comme autrefois dans la rue des Potiers, mais dispersés chemin des Fleurs, boulevard Carlone, chemin des Baumettes, c'est-à-dire dans les rues résidentielles. Comme en 1896, l'ensemble de cette population n'est pas très jeune mais, à la différence des cultivateurs presque tous âgés de plus de 65 ans, les jardiniers s'échelonnent entre 20 et 60 ans.

En 1896, le secteur secondaire fournit du travail à un peu plus du tiers des hommes et à environ un Quart des femmes. Il, s'agit on général d'un petit artisanat, car les fils ont rarement le même métier due le père. L'artisanat spécialisé est à peu près réparti également dans chaque rue. Les travailleurs non spécialisés et les manœuvres du bâtiment, gens de situation plus modeste encore, sont à peu près absents des rues proches de la ville, comme la rue Dante, ou des rues plus résidentielles comme l'avenue des Fleurs ou le chemin des Baumettes. Ils remplacent les cultivateurs dans la rue des Potiers, groupés parfois par quatre ou cinq, cas des manœuvres logés par un mémo employeur. A l'exception de huit ouvrières, les femmes sont couturières, blanchisseuses ou repasseuses. Ce sont la plupart des jeunes filles, mais parfois aussi des femmes mariées; en effet, les mariages sont tardifs (très rarement les ménages ont moins de 22-25 ans), ce oui laisse une large part de l'emploi à une main d'œuvre de célibataires (72 sur 151 ont entre 15 et 25 ans) au service du tourisme d'hiver. Cette population active du secteur secondaire est assez jeune, régulièrement distribuée suivant les classes d'âges pour l'élément masculin, davantage regroupés entre 15 et 35 ans pour la participation féminine. Les familles nombreuses du quartier sont fournies surtout par cette classe do travailleurs. En 1926, l'artisanat spécialisé est éliminé de certaines rues (Frédéric-Passy, Shakespeare, Bottero) ou en forte diminution dans d'autres (rue Dante); il se concentre par spécialités dans d'autres rues loge une population abondante et variée (Châteauneuf, Potiers, boulevard Carlone). D'autre part, les 146 travailleurs de l'Entreprise viennent renforcer la classe artisanale des menuisiers, serruriers, électriciens, au service de la construction niçoise. Car Nice devient alors une grande ville qui se peuple et s'étend; des rues s'ouvrent (notamment dans le quartier des Baumettes). Maçons et peintres s'installent dans toutes les rues, sauf dans les artères résidentielles. Dernière particularité, les professionnels de l'automobile se multiplient; mécaniciens, peintres et garagistes remplacent, et au-delà, les quelques charrons et forgeron; do nombreux ateliers de mécanique s'installent donc dans le quartier, au service de la clientèle bourgeoise de l'avenue des Baumettes, mais aussi au départ de la route qui rattache Nice au reste de la France.

L'artisanat féminin est moins fictif qu'en 1896; une majorité de couturières (194 sur 274 ouvrières) évoque les premiers succès de cette spécialité niçoise actuelle. Les jeunes filles s'emploient désormais plus souvent dans le tertiaire et aussi peu de femmes mariées continuent à travailler dans cette branche. Du côté masculin, on observe un certain vieillissement, malgré l'accroissement du nombre des apprentis entre 15 et 20 ans; en effet, le renouvellement de la catégorie sociale est mal assuré cardes familles sans postérité ou pourvues d'un unique enfant. En 1926, l'artisanat est en perte de vitesse, désormais nettement distancé par le secteur tertiaire.

Dès 1896, le secteur tertiaire regroupe la plus grande partie des travailleurs, près de la moitié des hommes et environ les deux tiers des femmes. Les hommes sont en majorité des petits commerçants (surtout en produits alimentaires), des cochers, en proportion considérable dans le quartier, des employés dont le rôle est rarement précisé. Quelques écrivains, attirés sans doute par les plaisirs de la vie à Nice, voisinent avec une douzaine de titulaires de professions libérales et d'hommes d'affaires. Les femmes sont, pour les quatre cinquièmes, domestiques ou femmes de ménage. Comme les cochers ou les couturières, ces employée ne peuvent guère trouver du travail dans le quartier môme, peuplé d'une majorité de gens modestes; elles sont au service de la bourgeoisie de la tille et surtout de l'aristocratie des grands hôtels du la rive droite

du Paillon ou des résidences de Cimiez. Les cochers habitent surtout la rue des Potiers (42 sur 39) tandis que les employés donnent leur préférence à la rue Dante; la rue Dante et le chemin des Baumettes regroupent les gens aisés et aussi le personnel domestique logé, surtout les hommes, car les femmes qui vont travailler en ville comme domestiques ont leur ménage individuel, localisé au hasard des locations disponibles. Plus encore que dans le secteur secondaire dominent les foyers sans enfant ou avec un seul héritier.

Le secteur tertiaire prend de loin la côte en 1926, forte de 879 hommes et de 732 femmes. Parmi ces dernières, il y a encore 416 domestiques, mais c'est proportionnellement moins qu'en 1896, car de nouveaux emplois sont offerts par la boutique et par l'hôtellerie; celles-ci donnent du travail à 316 hommes et à 150 femmes. Sur ces 466 travailleurs, 89 sont employés de magasin" ou "employés de commerce"; aux 186 spécialistes de l'hôtellerie viennent s'ajouter les nombreuses femmes de chambre ou de ménages classées, faute d'autre précision, dans le secteur domestique; de môme l'abondante population dos cuisiniers peut être au service des familles aisées aussi bien qu'à celui des hôtels. Le stade du petit commerce local d'alimentation est maintenant en partie dépassé; de grands magasins donnent du travail à plusieurs employés, mais ne sont pas installés dans le quartier. L'Annuaire des rues de Nice en 1926 le confirme: ce sont des établissements de la ville, tels la Riviera, qui recrutent leurs employés en banlieue. Une catégorie professionnelle continue à prospérer, c'est celle des 147 travailleurs occupés aux transports; environ la moitié sont des "chauffeurs" ou "chauffeurs de taxi"; les autres sont des cochers, caste encore nombreuse dans une ville où la mode est aux promenades tranquilles.

Le tourisme d'après-guerre dépend moins qu'en 1896 des palaces internationaux localisés en de véritables quartiers aristocratiques. Des formules plus modestes s'adressent à une clientèle plus variée qui recherche moins la fréquentation d'une société huppée qu'un cadre agréable. Petits hôtels et pensions de famille se multiplient dans le quartier des Bau mettes désormais proche de la ville, mais qui offre les avantages d'un relatif isolement dans le calme et la verdure. L'annuaire de 1926 montre une concentration de ces hôtels moyens dans quelques rues, rue Cafarelli, rue St-Philippe, avenue Comba, avenue Depoilly et avenue des Fleurs. Ils sont rares ailleurs, hormis dans la rue Dante, rue de bars et de restaurants. Les employés de ces hôtels, main d'œuvre familiale le plus souvent, habitent sur place aidés par quelques salariés logés; ainsi dans l'avenue des Orangers, l'hôtel Floride est tenu par deux jeunes couples apparentés et servis par six employés. D'autres travaillent en ville, comme ce "chef de rang à l'hôtel Négresco", sept employés de jeux et de casinos et les innombrables musiciens de cafés-concerts et d'hôtels. Tourisme et hôtellerie offrent des emplois à la population féminine. Les professions d'infirmières et de sténos-dactylos (une vingtaine) remplacent les petits métiers artisanaux. Le quartier abrite beaucoup d'instituteurs publics et aussi des professeurs d'institutions privées, pensions et maisons d'éducation pour jeunes étrangers (École des Baumettes, pensionnat Raspini rue Andrioli, institution pour jeunes filles avenue des Fleurs, etc.). Les employés coudoient les artisans dans la rue des Potiers, mais sont plus nombreux dans les rues Dante et Carlone et ils sont presque les seuls à se disposer aux côtés de la bourgeoisie dans la rue Frédéric Passy, l'avenue dos Baumettes ou l'avenue des Fleurs. Cette population du secteur tertiaire n'est pas très jeune et se distribue rarement on familles nombreuses. En 1896, les foyers où personne ne travaille sont rares; quelques retraités ou rentiers ont élu domicile rue Shakespeare ou avenue des Fleurs. De plus, les ménages ont rarement des personnes à charge: 58 sur 695 familles.

En 1926, la part inactive de la population est très intéressante. Souvent, des femmes de tous âges ne possèdent ni métier ni rente, ni maison et sont à la charge de leur famille. 413 "cousines, belles-sœurs, tantes" sont à charge parmi les 2149 foyers du quartier. Ainsi une famille sur cinq (sur douze en 1896) comprend des adultes sans activité. Mais la vraie catégorie des inactifs est constituée par les foyers où personne ne travaille, familles d'étrangers établis

pour de longs séjours et de Français retirés dans un quartier calme. Certaines rues regroupent ces inactifs: la rue de Châteauneuf en compte 57 familles sur 159, souvent en couples; dans l'avenue des Baumettes, la majorité des 56 foyers de personnes seules (sur 168) est composée de feues, presque toujours des étrangères, au niveau de vie élevé; la rue Cafarelli semble spécialisée dans l'hébergement des retraités militaires, 11 sur 25 foyers inactifs parmi les 50 de la rue. Ces oisifs sont servis par un nombreux personnel; dans une villa de l'avenue des Baumettes, un couple de retraités dispose de deux femmes de chambre, d'une cuisinière, d'un chauffeur et de deux précepteurs. Contrairement à la génération actuelle, les inactifs ne sont pas toujours très âgés; beaucoup ont entre 40 et 65 ans et les femmes seules sont encore plus jeunes. Ce sont simplement des gens aisés venus s'installer à Nice pour profiter des agréments de la région.

A travers l'étude des occupations de la population, on voit naître et évoluer la physionomie du quartier. En 1896, le peuplement est en cours et l'installation des habitants se fait sans ordre. Déjà, cependant, trois artères symbolisent trois aspects de la vie du quartier. Proche du boulevard Gambetta et donc de la ville, la rue Dante est urbanisée; elle offre des commerces variés autres que ceux d'alimentation, elle accueille une population d'employés, d'artisans, d'intellectuels, de titulaires de professions libérales et de retraités avec leurs domestiques. La rue des Potiers, rue ancienne proche d'une exploitation d'argile, est alors la plus peuplée (194 foyers): les derniers cultivateurs y sont submergés par une population de banlieue aux professions modestes distribués en familles nombreuses, couturières, manœuvres du bâtiment et domestiques cohabitant avec les petits artisans. Sur la colline, le chemin des Baumettes représente le secteur résidentiel du quartier peuplé de gens aisés, de membres des professions libérales et de retraités avec leurs domestiques; quelques agriculteurs y survivent, mais les artisans sont absents et les enfants sont peu nombreux. La moyenne d'âge des habitants est plus élevée qu'ailleurs; ils occupent avec leurs domestiques des villas isolées.

En 1926, ces caractères sont accentués; la spécialisation des rues se fait plus nette. Seule, la rue des Potiers n'évolue pas et conserve sa population modeste d'artisans et de petits commerçants. A c8té des résidences individuelles de la colline, la villégiature fait de l'avenue des Fleurs le lieu do regroupement des hôtels et pensions. Encore périphérique, le quartier participe davantage à la vie urbaine et s'oriente à son tour vers l'activité touristique. L'allure hétéroclite d'un quartier nouveau a fait place à une zone urbaine organisée dont les rues nouvelles, rapidement peuplées, relient les anciennes artères.

III.- ETRAGERS ET IMMIGRANTS DIVERS.

En 1896, les étrangers, Italiens mis à part, occupent en petit nombre le quartier des Baumettes; 32 chefs de famille de cette origine figurent parmi les 695 foyers. Quinze d'entre eux sont inactifs ou à la retraite, et les dix-sept autres travaillent dans le commerce, l'hôtellerie, ou ont une profession libérale. Sept Suisses, cinq Anglais et autant de Russes constituent plus de la moitié de cette catégorie d'immigrés dispersés dans le quartier et de toutes façons trop peu nombreux pour permettre des conclusions intéressantes.

Les 378 membres de la colonie italienne constituent 15,5 de la population totale. Le profil de leur pyramide d'âges accuse un très net déficit vers la base, preuve d'une immigration très récente d'adultes ou de jeunes couples à la recherche de travail. Leurs enfants sont aussi nés on Ita4 lie, mais le recensement de 1896 ne donne pas leur commune d'origine. Les immigrants ont élu domicile dans toutes les rues; c'est la profession qui explique leur résidence. En effet, la rue Dante héberge vingt-cinq domestiques, des femmes surtout, pour 41 Italiens actifs et 308 habitants. Chemin des Baumettes, ils sont tous gens de maison, jardiniers ou cochers en service dans los grandes villas. Dans la rue des Potiers, ils se fondent dans la classe du petit peuple qui y vit; parmi les 638 habitants, leurs 95 travailleurs sont cultivateurs, petits artisans, mais aussi

	Population totale		moins de 15 ans		de 15 à 65 ans		plus de 65 ans	
	H	F	H	F	H	F	H	F
ensemble de la population	2563	3269	475	516	1861	2498	230	265
Italiens	537	565	35	32	471	489	31	45
autres étrangers	274	389	1	30	216	332	27	27
Français en %	68,3	70,9	86,1	88,3	63,1	67,3	74,9	72,8
Italiens en %	21	17,2	7,4	6	25,3	19,5	13,4	17
autres étrangers en %	10,7	11,9	6,5	5,7	11,6	13,2	11,7	10,2

FIG.6.- Nombre et pourcentages des étrangers par âge et par sexe en 1926.

	Secteur I	Secteur II	Secteur III	Inactifs	TOTAL
H	25	277	152	83	537
F	11	58	192	304	565
Total	36	335	344	387	1102

FIG. 7.- Répartition de la main d'oeuvre italienne en 1926.

manœuvres; 17 de ces derniers vivent ensemble ou dans le même pâté de maisons. Le quart des agriculteurs ou journaliers agricoles (26 sur 96) presque le tiers dos artisans 42 (24 sur 57) des manœuvres du bâtiment sont des Italiens. Leur place est plus modeste (19 sur 109) dans l'artisanat spécialisé et dans le secteur tertiaire (53 sur 308). C'est tout juste s'il y a une demi-douzaine de Transalpins parmi les 135 dépourvus d'activité. Les femmes travaillent peu dans l'agriculture (13 journalières sur 147) et dans l'artisanat féminin (18 sur 164); elles se placent en condition chez les particuliers (87 Italiennes sur les 339 bonnes ou femmes de service, soit 1/4). Ces comparaisons permettent de souligner les caractéristiques du peuplement italien du quartier: ce sont des immigrés récents, venus individuellement ou en jeunes ménages

rarement dotés d'un ou deux enfants. Ces gens ne viennent pas pour admirer les beautés du site, mais pour trouver du travail; ce sont essentiellement des gens actifs et les emplois qu'ils occupent, manœuvres ou domestiques, sont dédaignés par les gens du pays.

	- de 15 ans inactifs		de 15 à 65 ans actifs		de 15 à 65 ans inactifs		+ de 65 ans actifs	+ de 65 ans inactifs		TOTAL	
	H	F	H	F	H	F	H	H	F	H	F
Britanniques	4	4	13	10	9	42	1	7	7	34	63
U.S. A.		4	3		5	11	1	2		11	15
Belges etc.	1	2	14	11	12	32		3	2	30	47
Suisses	1	1	23	13	5	17	1			30	31
Russes	13	6	48	36	10	58	1	6	14	78	114
Slaves du sud		1	14	11	8	14	2	1	3	25	29
Turcs, Arméniens Grecs, Slaves	6	5	17	9	11	22	1			35	36
Espagne	1		4	2	1	3				6	5
Amérique du Sud	2	2	3		8	16	1	1	1	15	19
Pays baltes			1	1	2	7				3	8
Allemagne			1	3		2				1	5
Colonies	3	4	1	1	1	2				5	7
Egypte		1	1	1	1	8				2	10
TOTAL	31	30	143	98	73	234	8	20	27	275	389

FIG. 8

En 1926, la population italienne a triplé avec 1102 ressortissants elle fournit 18,6 %, du peuplement du quartier. Signe d'un établissement déjà ancien, los enfants sont nombreux dans les foyers et ont presque tous la nationalité française, sauf parfois les aînés. Les parents gardent en général leur nationalité; deux ou trois naturalisations sont signalées et une quinzaine peuvent être devinées par l'inscription de la commune de naissance dans le recensement. La localisation à l'intérieur du quartier se fait encore en fonction du travail: elle change dans la mesure et les occupations des Italiens restent sensiblement les mêmes, alors que le peuplement de certaines rues évolue. (Fig. 6 et 7).

Alors que les indigènes sont de préférence commerçants ou employés parmi les nouveaux venus se recrutent 86,6 % des manœuvres (65 sur 75) 42% et 35,1% des maçons, des artisans spécialisés (18 % en 1896). Les femmes trouvent toujours un emploi domestique et forment 33 % du personnel des gens de maison (25% en 1896), mais travaillent aussi désormais dans la couture. Enfin, autre preuve digne évolution, les inactifs et les gens âgés commencent à compter dans les chiffres du groupement d'immigrés.

375 villages d'Italie ont au moins un représentant aux Baumettes (363 villages sont identifiés, les 12 autres n'ont pas pu l'être à cause d'une graphie fantaisiste. En fait, les gros effectifs viennent d'un petit nombre bien déterminé de régions; en effet, 223 communes italiennes ont fourni un seul immigrant. Parmi les 71 provinces[2] d'origine, vingt cinq sont citées une fois, trente neuf deux ou trois fois et le reste plus de trois fois. Les deux provinces de Coni et de Perugia envoient, à elles seules, 463 néo-niçois. Les 185 originaires de Coni sont prélevés dans 65 villages de la province; les deux groupes principaux, forts de trente neuf et de douze unités sont expédiés par la petite capitale régionale et par Mondovi. Ici, la proximité

[2] Équivalent du département français.

géographique joue, de même pour Imperia (76 immigrants); la route Nice-Coni, complétée en 1928 par une voie ferrée, facilité l'exode. Dans la province de Pérouse nu contraire, dix villages suffisent à totaliser la plus grosse masse de transplantés (278 individus), 36 habitants des Baumettes viennent de Perugia, une ville, mais les autres sont originaires de bourgs campagnards, 37 d'Umbertide, 45 de San Giustino et, plus étonnant encore, 130 de Città di Castello. Ainsi, par tradition et besoin d'entraide, la population d'une seule bourgade se dirige parfois en masse vers une seule ville française, particularité encore vraie aujourd'hui; car de nombreux Italiens établis à Nice viennent de Città di Castello. Autre constatation, ils ne se regroupent pas dans un seul quartier de la ville, mais se dispersent au hasard des logements disponibles. La grave crise économique de 1920 en Italie explique la forte implantation de 1926, à la veille de l'interdiction d'émigrer de 1927.

664autres étrangers sont installés dans le quartier en 1926, soit 11,3 des habitants; on est loin de la quinzaine de foyers de 1896 (Fig. 8). Il y a trois causes principales à cet accroissement considérable: d'une part, la transformation de la plaine de Nice en banlieue urbaine justifie l'implantation des villégiatures même dans ce quartier un pou excentrique; d'autre part, la guerre vient d'entraîner des transferts de population et des exodes forcés qui expliquent la présence de 71 originaires du Moyen-Orient et de 54 Slaves du Sud. Enfin, depuis le triomphe do la Révolution d'Octobre, une forte colonie de Russes blancs prend ses quartiers à Nice, un des hauts lieux de villégiature de la noblesse tsariste. Les Baumettes en accueillent 192, soit 28,9 % de la population étrangère. Certains immigrants travaillent; ainsi les 71Turcs, arméniens ou Grecs déplacés exercent une profession chaque fois qu'ils le peuvent. Parmi les adultes, 26 sont actifs et 33 inactifs ou chômeurs temporaires; les hommes travaillent plus souvent que les femmes (17 actifs pour 11 sans travail contre 9 et 22 femmes). Ces gens-là vivent en familles, en ménages de travailleurs pourvus d'enfants, eux aussi de nationalité étrangère il y a très peu de vieux parents à charge. Ils sont regroupés en petits noyaux; ainsi, boulevard Carlone, coexistent cinq Turcs et six foyers d'armé-nions forts de dix-neuf individus. Les ressortissants de la Suisse et de la Belgique sont des résidents aisés ou retraités, des professionnels du commerce ou de l'hôtellerie (12 Suisses), des domestiques ou gouvernantes chez des compatriotes ou encore des intellectuels. Pour 25 travailleurs originaires de l'actuel Bénélux il y a 12 hommes oisifs et 32 femmes ; chez les Helvètes, c'est le cas de 23 hommes et de 15 femmes pour 5 inactifs et 17 inactives. La localisation de leur habitat n'est pas stricte, car les gens aisés sont dispersés tout comme les employeurs. C'est pour les gens de condition plus modeste que joue la concentration; ainsi, 14 Belges voisinent dans la montée Saint-Laurent.

La situation des Russes évoque les conditions particulières de leur établissement; ces réfugiés politiques constituent un échantillonnage complet: sur 192 individus, les femmes sont en majorité (114) et pour 152 adultes, il y a 19 jeunes de moins de 15 ans et 21 personnes âgées de plus de 65 ans. 48 hommes exercent des métiers très divers; ils sont employés, commerçants ou hôteliers. Leur localisation dans le quartier n'est pas très précise; toutefois, vingt et une personnes voisinent dans l'avenue des Baumettes, six dans l'avenue Comba et dix dans l'avenue Frédéric-Passy.

Le peuplement anglo-saxon, lié avant tout à la villégiature, offre des particularités: enfants et vieillards sont en minorité; ainsi, cher les Britanniques, 74 adultes sont accompagnés de huit enfants de moins de 15 ans et de quinze anciens de plus de 65 ans. D'autre part la prépondérance des oisifs est considérable: 64 sur 92 Anglais et 18 sur 21 Américains en âge de travailler. Enfin, les ménages de résidents ont à leur service de nombreux domestiques originaires d'Italie ou de l'arrière pays niçois. Lorsqu'ils travaillent, les Anglais font carrière dans les fonctions tertiaires (10 cas) ou intellectuelles (5); sept infirmières ou gouvernantes sont au service de compatriotes. Presque toujours les gens d'un niveau social élevé ont pignon sur rue résidentielle, avenue des Baumettes surtout, tandis que les travailleurs modestes, gîtent rue Dante et rue Andrioli.

	Av. des Baumettes	Rue Dante	Rue des Potiers	Av. des Fleurs
A. Nombre de foyers	168	178	260	135
Nice	6	30	99	15
Alpes-Mes	7	18	18	4
Reste de la France	38	71	39	64
Etranger	117	59	104	52
B. Population totale	430	487	721	317
Français	247	372	484	211
Italiens	61	89	224	32
Autres étrang.	122	26	13	74

FIG. 9.- A. Répartition des foyers en 1926 suivant le lieu de naissance du chef de famille.

B. Répartition de la population en 1926.
(chiffre des Français en ôtant Italiens + étrangers du total de chaque rue)

A côté des petites colonies étrangères, les Français des Alpes-Maritimes et des autres départements contribuent dans de fortes proportions au peuplement du quartier. En effet, si 423 chefs de famille sont nés à Nice, 163 viennent des Alpes-Maritimes, de la Vésubie et de la Tinée, et 663 du reste de la France, en particulier du Var et des Basses-Alpes. Les foyers de vrais niçois font donc presque figure d'exception, localisés d'ailleurs dans les rues les plus anciennes; ils dominent rue Bari-Viel (8 des 12 foyers français) et surtout rue des Potiers (99 sur 156). D'abord sentier, puis passage, la rue des travailleurs de l'argile a été tout naturellement la première du quartier à être peuplée dès la première phase de l'expansion urbaine au-delà du Paillon. Ainsi, dès 1896 mais plus nettement encore on 1926, la population du quartier est très hétérogène; l'avenue résidentielle Frédéric-Passy n'a pas le même style de vie que la ruelle Bari-Vieil ou la vieille rue des Potiers. (Fig.9).

Quartier périphérique en 1926, les Baumettes ont un peuplement d'immigrants. La colline résidentielle est occupée par les villas d'étrangers, en couples ou isolés, peu chargés d'enfants et servis par des domestiques. (P1.II) autre zone résidentielle, l'avenue des Fleurs reçoit dans ses hôtels et pensions des touristes de passage, mais est animée par une population d'immigrés français et étrangers. La rue Dante appartient déjà au contre de la ville par ses fonctions et par ses occupants de toutes nationalités. Enfin, l'îlot le moins évolué est celui de la rue des Potiers où l'occupation très ancienne contrario los mutations rapides. Les habitants y exercent des professions modestes; il est donc normal que des Italiens sans grande qualification viennent s'établir à coté des Niçois ruraux. Chaque rue se voit conférer une spécialisation de fonctions et de nationalité, signe d'une évolution avancée qui se poursuit actuellement.

DE GRANDS IMMEUBLES APPARAISSENT DANS LA PLAINE TANDIS QUE LA COLLINE EST LE DOMAINE DES VILLAS ET « CHÂTEAUX »

DEUXIEME PARTIE

L'étude de la naissance du quartier fournit d'intéressantes explications de ses caractéristiques actuelles.

I.- La densification.

Les constructions augmentent en nombre, en superficie, en hauteur, accroissant la capacité d'accueil dans une ville qui s'enrichit de 120.000 habitants entre 1946 et 1968. Jusqu'en 1926, ce quartier périphérique n'est pas encore totalement intégré à la ville. En 1968, Nice a rempli la plaine et atteint le pied des collines; du coup, le quartier de Baumettes est à l'intérieur du "périmètre d'agglomération" étendu par les Services techniques de la mairie jusqu'à Magnan. Ces services divisent le quartier en deux zones séparées pur le boulevard Grosso. La partie à l'est du boulevard Gambetta, appartient au centre-ville défini par la continuité des logements (plus de 300 à l'hectare); à l'ouest, la "zone C1" est celle où la densité des logements est comprise enta: 100 et 300 à l'hectare. Ainsi se retrouve opposition entre plaine et colline, mais déjà la marée des maisons achève d'envahir la hauteur. (Fig.1).

Les plans de 1937, 1954 et 1964 font découvrir des décalages entre ces deux zones. En 1937, en effet, la plaine apparaît, comme le centre de la ville, complètement occupée; le plan est trop rudimentaire pour préciser le taux d'occupation, mais il marque bien la colline où les constructions sont rares et s'alignent d'une manière discontinue le long de voies d'accès entre de grands espaces vides. Le plan de 1954 offre une image bien différente: la plaine est totalement occupée dans sa partie sud entre rue de France et rue Bottera, et dans sa partie nord, Au-delà de la rue Caffarelli, tandis que des espaces libres sont aménagés autour de l'avenue des Fleurs et de l'avenue des Orangers. D'autre part, l'attaque de la colline par les constructions se fait à partir du bas: le secteur rue Louis de Coppet-rue Auguste Renoir se peuple abondamment, laissant cependant subsister des vides autour des bâtiments scolaires; le versant oriental se couvre de villas grâce à la prolongation de l'avenue Louis Cochais, seule voie d'accès. Le sommet de la colline est encore épargné, mais l'occupation est signalée sur le plan de 1964. En effet, 1e zone basse conserve ses flets de verdure, la colline porte désormais plusieurs immeubles moyens. Une seule zone est encore inoccupée à l'heure actuelle, c'est un terrain boisé et caché à la vue compris entre l'avenue St Laurent et la voie ferrée. La situation actuelle, cependant, est loin d'être définitive, car les constructions nouvelles occupent l'une après l'autre les derniers espaces vides ou remplacent des bicoques vétustes.

1.- L'infrastructure urbaine.

Les plans successifs montrent que les voies existantes se sont peu à peu allongées pour se rejoindre et former, tout au moins dans la plaine, un ensemble cohérent. La partie basse est desservie aujourd'hui par des voies rectilignes se coupant entre elles à angle droit, suite du tracé urbain d'artère, les unes parallèles, les autres perpendiculaires au rivage. Cet ensemble a été aménagé par étapes. Le sentier des Potiers d devient une voie de passage intéressante lorsque la route de France se peuple; sur ces deux artères se greffent des tronçons de chemins perpendiculaires, mais c'est pendant longtemps fort peu de chose. L'expansion urbaine s'accompagne d'un gros effort d'urbanisme dans les quartiers du centre sont ouvertes de grandes artères, ainsi vers 1880, le boulevard Gambetta. A partir de cette grande voie, l'urbanisme de l'époque prévoit un réseau de traverses dans le quartier des Bau mettes où les quelques chemins ne desservent pas toutes les constructions surgies un peu au hasard (voir fig. 2, le plan de 1905): c'est l'avenue des Fleurs jusqu'à la rue des Potiers, c'est l'ensemble rue St Philippe-chemin St Philippe auquel se rattache l'avenue des Orangers, c'est une amorce de rue Dante, c'est la rue

Pasteur sur l'emplacement actuel de la rue Frédéric-Passy. Ces voies relient à la ville les constructions existantes mais sont rarement bordées de maisons, car elles ont été ouvertes de préférence sur des terrains non bâtis. Les maisons s'alignent au contraire tout au long de le rue des Potiers et de la rue de France. Aujourd'hui, le réseau s'est largement étendu dans la plaine. Une grande artère nord-sud, le boulevard François-Grosso, est venue relayer l'étroite rue des Potiers mal adaptée à la circulation automobile moderne sur l'emplacement de l'ancienne petite rue Carlone, un large boulevard joint désormais la rue de France au pont St Philippe, traversant tout le quartier. Cette voie sert d'épine dorsale aux rues perpendiculaires, toutes prolongées jusqu'à elle à partir du boulevard Gambetta ou de la rue St Philippe. Une série de rues parallèles, depuis le boulevard Carabacel jusqu'au boulevard François-Grosso, traverse toute la ville, intégrant totalement le quartier au centre de Nice: l'avenue des Fleurs continue Victor-Hugo-Dubouchage; Bottero prolonge Maréchal-Joffre-Pastorelli: Dante fait suite à la Buffa et à Hôtel-des-Postes; le rue de France s'aligne sur Masséna-Gioffredo. L'intégration se fait aussi par les sens uniques qui organisent la circulation ouest-est et est-ouest; à l'angle du boulevard Grosso et de la rue Bottero un panneau indique "Traversée directe de la Ville vers l'est". Le quartier est donc devenu un lieu do passage transversal dans les deux sens; il marque l'entrée dans la ville pour qui vient de l'ouest par la rue de France et même par le rue de l'Élysée-Palace gratifiée, depuis peu, d'un carrefour à feux multicolores qui permet de l'emprunter en venant de la Promenade des Anglais. La circulation est facilitée également dans le sens nord-sud par deux grandes artères, Gambetta-Grosso, la seconde tendant à relayer la première: en effet, première voie d'accès vers le nord de la ville, le boulevard Gambetta est sursaturé par la circulation; le boulevard Grosso doit donc le suppléer et rejoindre le nord de la ville par un prolongement vers l'avenue du Parc-Impérial déjà bien avancé. Il deviendrait donc ainsi une grande voie nord-sud de dégagement, évitant le plein centre de la ville. Pour cela, il doit être calibré; déjà, des travaux sont amorcés dans ce but puisqu'un immeuble encore inachevé au numéro j est construit en retrait de ses voisins, sur l'alignement du reste du boulevard; le pâté de maisons on avancée devrait bientôt disparaître.

Ces voies à l'échelle de la ville laissent en marge la colline où la circulation apparaît bien différente; car la topographie impose aux chemins un tracé contourné fort défavorable à une traversée rapide. Tout le ré4 seau de rues et do chemins est strictement organisé pour l'accès aux habitations uniquement. De très nombreuses allées privées se terminent on cul-de-sac devant un immeuble ou une villa; les riverains considèrent parfois l'intrusion d'étrangers comme une grave atteinte à leur droit de propriété.

Un cas particulier est celui de la Voie Rapide, laquelle longe le quartier dans toute sa partie nord; là est ouvert le premier tronçon, en fait la chaussée sud, de la future artère qui aura son homologue au nord de la voie ferrée. Cette Voie Rapide est construite par étapes lentes, car elle coûte très cher bien que les terrains nécessaires à l’implantation appartiennent à la S.N.C.F. (ce qui épargne de coûteuses expropriations). La priorité donnée au secteur Magnan-Pont St Philippe est imposée en partie par l'urgence d'enlever à la rue de France le trafic de camions qui la rond impraticable. D'autre part, l'aménagement du tracé revient moins cher qu'au centre de la ville où les travaux nécessitent la construction d'un viaduc un peu au nord des installations de la gare. Depuis son ouverture en 1962, elle supporte un 'énorme trafic, preuve de son utilité. Elle débouche au pont St Philippe qui reçoit en un grand carrefour le boulevard Grosso, la rue de Châteauneuf et les voies secondaires, Frédéric-Passy, Caffarelli, puis au nord, l'avenue Estienne d'Orves; l'ancien pont est remplacé depuis 1961 par un ouvrage très large cependant mal adapté aux nouveaux besoins faute de convergences à des niveaux divers. Dans le nord du quartier, certains projets prévoyaient une descente des poids lourds par la rue de Châteauneuf; une protestation des habitants a finalement fait adopter l'itinéraire actuel qui passe entièrement au nord de la voie ferrée et épargne aux Baumettes l'ébranlement et le bruit fort pénibles dus au passage des cornions. Mise en sens unique, la rue de Châteauneuf sert cependant de voie d'accès

montante à la circulation légère vers la Voie Raide. Les rues du quartier sont donc étroitement soudées à celles du reste de la ville et la circulation ouest-est est assurée par des voies nombreuses et moyennes, tandis que les itinéraires sud-nord empruntent de plus en plus le boulevard François-Grosso. Certaines rues restent ainsi à l'écart de ce mouvement et gardent leur caractère résidentiel, celles de la colline et lus quelques voies non reliées à de grandes artères à leurs deux extrémités (Orangers, Potiers, St-Philippe, Caffarelli). Des aménagements de détail s'y poursuivent, ainsi le percement de la petite rue du Père André Valentin, le nivellement et l'élargissement de la rue Caffarelli en 1963. Tout cela est un aménagement du quartier oui intéresse peu de monde; ainsi, bien que projet récent, le Prolongement de la rue Andrioli s'est arrêté en chemin à l'avenue des Fleurs on 1960 et la continuation vars la rue Caffarelli est peu probable puisqu' un immeuble vient d'être construit sur remplacement correspondant au nord de l'avenue des Fleurs. (Fig.10 C).

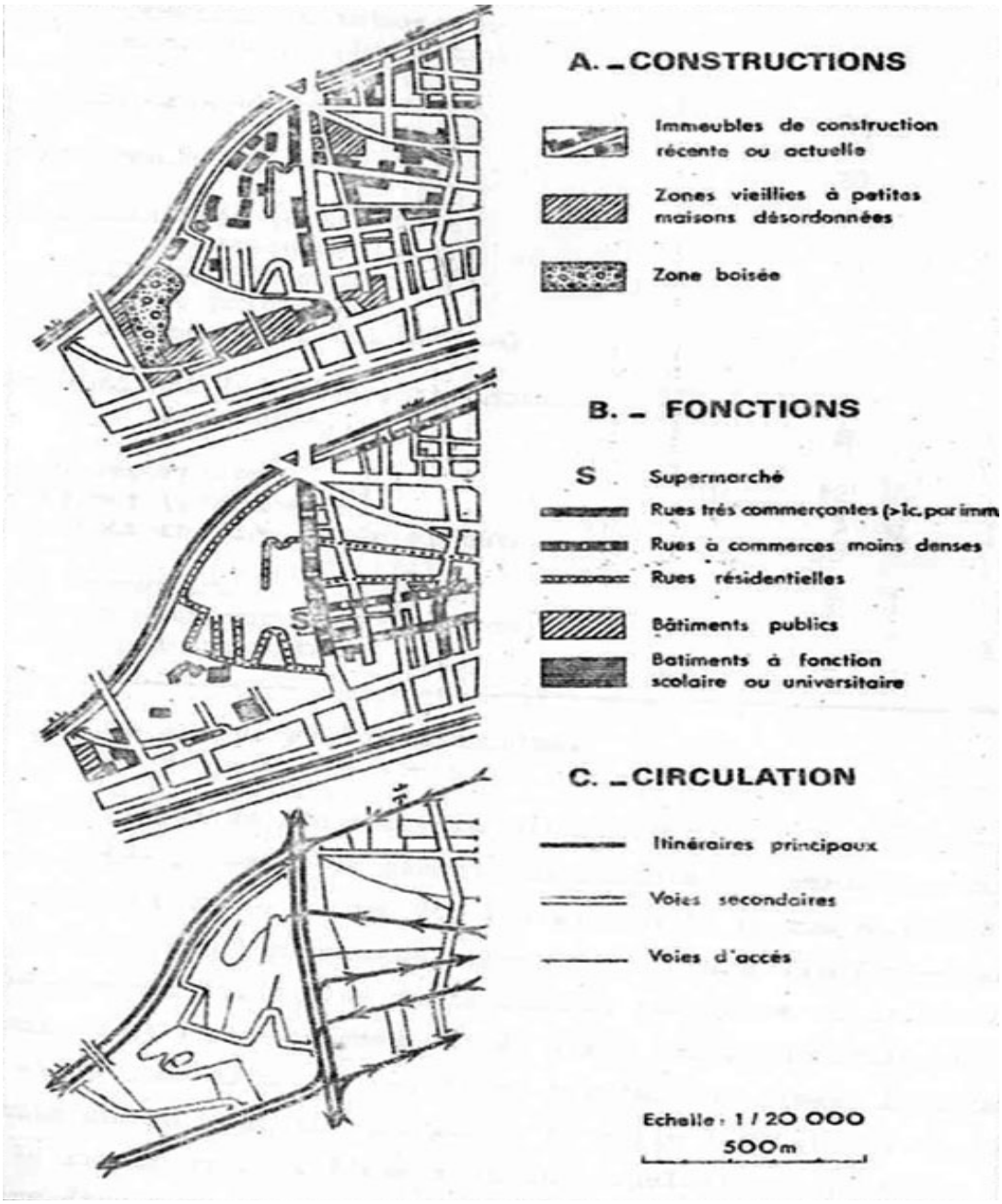


FIG. 10

Les habitants.

En l'absence de résultats détaillés des recensements récents, la population actuelle sera analysée à travers l'annuaire des rues de 1956-1957 et l'annuaire téléphonique de 1967.

L'annuaire de 1956 donne, par rue, la liste des chefs de famille, donc des foyers; sans préciser les professions, la composition des de la population. En 1926, les 5832 habitants étaient distribués entre 2149 familles. Si pour 1956-57 on utilise le même indice moyen de 2,7 personnes par foyer, les 3725 unités familiales recensées comprendraient 10 084 habitants: ce qui représente un accroissement considérable de 72,75%. En 30 ans, période où la population de Nice augmente de 32,7 %. Le quartier des Baumettes se remplit donc grâce à des constructions on hauteur, surtout dans sa partit plaine, théâtre dune occupation dense. Ainsi la mie Dante est transformée par l'érection de grands immeubles; les petites maisons surpeuplées ont subsisté plus longtemps dans la rue des Potiers. La nouvelle formule d'utilisation du sel urbain est celle de la construction de grands immeubles aux logements nombreux. A coté des villas dotées de jardins, des ensembles offrent de 15 à 38 appartements dans l'avenue des Fleurs, 51 dans l'avenue Frédéric-Passy et 113 dans la rue Shakespeare: du coup la densification du peuplement est considérablement renforcée. Cependant, toutes les rues n'évoluent pas au même rythme; dans certaines, l'accroissement de la population est étonnant, dans d'autres il y a situation stationnaire ou même déclin.

	Nb de foyers			Nb de foyers	
	1926	1956		1926	1956
Shakespeare	18	300	Dante	178	245
Bottoro	50	202	Baumettes	168	200
Châteauneuf	159	431	St Philippe	196	220
Grosso	172	430	Orangers	110	137
Fleurs	135	321	Louis-de-Coppet	101	90
Frédéric-Passy	79	177	Potiers	260	138

FIG.11.- Evolution du peuplement des rues entre 1926 et 1956 suivant le nombre des foyers.

Les rues les plus peuplées sont les grandes artères de circulation; les larges voies de Châteauneuf et.de Grosso sont encadrées de maisons jointives: et évoluent à peu près au même rythme, puisque leur population est multipliée à peu près par 2,5. En 1956, l'évolution de la rue Châteauneuf n'est pas encore menée à son terme; le côté pair est largement garni d'immeubles uniformes de 15 à 20 logements, mais le côté impair offre alors de larges possibilités. aujourd'hui exploitées par de grands immeubles aux noms de batailles napoléoniennes. Malgré la construction de l'Immeuble du Supermarché, le bas du boulevard Grosso laisse disponibles plusieurs centaines de mètres. (Fig.10 A).

Incomplètement occupées, les rues Bottero et Frédéric-Passy ont vu croître leur population depuis l'achèvement de leur percée vers le boulevard Grosso qui leur confère une promotion au rang de voies de circulation. L'avenue des Fleurs et l'avenue des Orangers sont des rues résidentielles où jardins et hôtels limitent pour l'instant les possibilités de construction. Déjà, malgré son étroitesse, l'avenue des Fleurs est devenue une grande voie de passage; de

hauts immeubles construits depuis 1926 ont permis un large doublement de sa population. La place est maintenant mesurée, du moins tan que les hôtels y prospèrent. L'avenue des Orangers est, elle aussi, dotée des constructions récentes.

Le rythme d'accroissement.de la rue Dante est différent car l'évolution y était déjà très avancée en 1926; aussi les possibilités d'expansion y sont-elles réduites; en 1956 sa population n'est pas beaucoup plus nombreuse que tendant la période précédente. Construits depuis longtemps, les appartements correspondent un certain style de vie bourgeoise; très grands, leurs cinq ou six pièces sont conçues pour loger parents et domestiques. Les mêmes familles les occupent aujourd'hui, mais réduites à une ou deux personnes âgées, bénéficiaires de loyers assez bas. Il y a sous-occupation des locaux pour quelques années encore. Les loyers faibles n’encouragent pas les propriétaires à améliorer l'habitat; les appartements sont donc détériorés, dépourvus de confort, trop grand et mal adaptés aux besoins modernes. La solution est d'attendre la fin de la situation transitoire pour vendre l'emplacement à un promoteur de grands immeubles modernes. C'est, semble-t-il, la seule façon de rajeunir la rue Dante.

Sur la colline, 1956 marque peu de progrès sur 1926, car le peuplement est réalisé par constructions très espacées, tillas ou "palais". En 1968, la nouveauté est la transformation en lotissement du haut de la colline; plusieurs immeubles de demi-luxe, à quatre ou cinq étages, sont agréablement dispersés parmi les arbres (l'un d'eux est célèbre par son appellation

"A1titude 52", l'ultime conquête de la hauteur. Cette formule d'occupation de la colline peut être le point de départ d'un rajeunissement de toute cette partie du quartier; ainsi un grand immeuble vient d'être construit dans l'avenue du Château-de-la-Tour jusqu'ici réservée aux villas. Cette mutation de l'habitat semble devenir une règle dans une ville où le terrain à bâtir est rare. Les rues qui se dépeuplent sont les plus anciennes; au bas de la colline, les rues Louis-de-Coppet, Auguste Renoir et Bari-Vieil, et dans le centre ancien, la rue des Potiers. Modéré au pied de la colline, le dépeuplement sévit partout rue des Potiers. Très tôt surpeuplées de petites maisons désordonnées à un ou doux étages, ces rues ne sont plus du tout adaptées aux conditions actuelles de vie; la circulation en voiture y est difficile ou impossible, l'éclairage est insuffisant, les locaux sont insalubres et peu susceptibles d'améliorations. Elles subissent donc la concurrence des rues voisines et perdent leurs habitants au lieu d'en gagner. Là encore, la modernisation doit être précédée par la destruction des masures, opération amorcée dans la rue des Potiers où plusieurs immeubles sont maintenant juxtaposée à de petites constructions; pour élargir la rue de France, de grandes bâtisses surgissent en retrait pour respecter le nouvel alignement, une fois rasées les petites maisons anciennes. Fait remarquable, dans toutes les rues, les immeubles, anciens ou récents, ont toujours un certain "standing" et appartiennent parfois à la catégorie de luxe; signe extérieur du niveau de vie d'une population appartenant aux classes sociales moyennes ce qu'il est possible de vérifier par l'étude de l'annuaire des téléphones de 1967.

Tout d'abord, le nombre de lignes téléphoniques est élevé il y en a 1592 dont 291 pour les commerces ou entreprises établis dans le quartier. En supposant une augmentation régulière depuis 1926, hypothèse arbitraire mais qui permet des comparaisons, l'estimation fait apparaître 4350 foyers en 1967 et permet de calculer la densité des lignes téléphoniques; elle est de une pour 2,7 foyers, témoignage d'un haut niveau do vie. La liste des professions mentionnées dans l'annuaire confirme cette pro -bière approche. Parmi les 115 professions recensées, 99 appartiennent au .tertiaire moyen et supérieur, les autres titulaires sont des employés, comptables ou artisans. Les catégories les mieux représentées sont celles des employés de commerce, pouf la plupart des commis-voyageurs, des intellectuels, artistes et surtout des membres des professions libérales, professeurs et instituteurs sont également en nombre tout comme les médecins, chirurgiens et dentistes. Le quartier est donc nettement résidentiel; bien représentées; les fonctions tertiaires sont la preuve d'une intégration à la ville.

II. L'équipement commercial.

La plaine des Baumettes doit son originalité à une forte concentration de certains commerces alors que d'autres sont très inférieurs aux exigences du peuplement. (Tabl. page suivante)

1.- Les activités originales.

Une des caractéristiques du quartier est un nombre élevé de garages et d'ateliers de mécanique, supérieur aux besoins locaux. Des magasins d'accessoires pour automobiles, des stations-services, des ateliers de réparation ou d'électricité minuscules voisinent avec de grosses affaires, les garages Berliet de l'avenue des Fleurs, Simca et Ford du boulevard François-Grosso. L'âge lui-même de ces établissements est variable: les petits ateliers L mécanique de la rue des Potiers ou de la rue Alexis Mossa sont bien plus anciens que les garages moyens de l'avenue Frédéric-Passy ou de la rue de Châteauneuf et, à plus forte raison, que Simca ou le marché Ford dans le boulevard François Grosso créés après 1956, ce dernier sur l'emplacement d'un stade boulodrome. C'est là un héritage du passé, la conséquence d'une situation de faubourg aux portes de la ville à proximité du grand axe routier de la rue de France. L'essor de la circulation automobile a attiré en plusieurs étapes do nouveaux ateliers ou garages, comme d'ailleurs dans le quartier voisin au-delà du boulevard Gambetta. Toutefois, ces formules d'essaimage sent aujourd'hui dépassées: les petits ateliers répondent rarement aux besoins précis des nombreuses marques d'automobiles, en particulier des firmes étrangères-,-et se voient préférer les concessionnaires de marque ou las grands garages bien équipés. D'autre part, les grands garages, tel le marché Ford de l'occasion, occupent un terrain cher convoité par les promoteurs du bâtiment. Ces considérations financières justifient un transfert en dehors de la ville; ainsi Renault a-t-il abandonné le boulevard Gambetta pour s'installer au Cros-de-Cagnes; de Simca a ouvert un marché aux portes de Nice à St-Augustin tout en conservant à l'avenue des Fleurs et au boulevard Grosso un atelier chargé aussi de la vente. La formule du transfert est donc préférable à celle de la sous-occupation, laquelle cesse d'être rentable.

L'autre activité largement implantée est celle des affaires spécialisées dans le commerce de gros. Des firmes possèdent des ateliers, (Société Frigeco, bd Grosso) ou des entrepôts (Sté Otto-Bruc, rue Louis de Coppet), uniquement pour la vente. Mais les plus anciennes entreprises ont plutôt des ateliers réservés à des industries propres: la société Aquilon fabrique des chaussures en matière plastique rue Andrioli, un tricotage mécanique travaille avenue Comba, la Société Elfa produit des matières plastiques dans le Château de la Tour sur la colline des Baumettes. Ces petits établissements peuvent organiser directement la vente de leurs produits. La chimie est une branche bien représentée par les sociétés Provence-Chimie et I.C.P., rue de Châteauneuf, par des laboratoires d'études comme celui de l'avenue Louis Cochois. Au contraire, les entreprises installées depuis 1957 se contentent, vu le prix des terrains, de petits bureaux de vente ou d'un siège social. Trente commerces d'ameublement ou d'équipement des intérieurs constituent la troisième catégorie d'affaires; la principale spécialité est ici celle des papiers peints. Le dernier secteur largement développé dépend de la fréquentation touristique; c'est celui de l'hôtellerie et de ses corollaires, 17 salons de coiffure et sept agences immobilières. Vingt deux hôtels et meublés sont implantés depuis 1926, pensions modestes et petits hôtels à une ou sans étoile; l'hôtel Cavallero y de l'avenue des Fleurs, est l'un des rares à-avoir plus de 2 étoiles. Ces petits hôtels tranquilles sont souvent retirés dans la verdure, notamment dans l'avenue des Fleurs ou dans l'avenue des Baumettes. Ils ont assuré la renommée du quartier, considéré comme un flot résidentiel. L'avenue des Orangers, par exemple, bénéficie d'une atmosphère calfeutrée, propice eu séjour des touristes d'un certain âge.

Cette formule est d'ailleurs menacée les espaces verts sont un luxe rarement Rirais dans le centre de la ville; la crise actuelle du tourisme niçois risque d'atteindre d'abord cette catégorie de pensions destinées aux gens âgés, résidents mal adaptés aux flots violents et rapides du passagers jeunes et souvent bruyants. Un premier signe de ce déclin peut s'observer dans la rue François Aune où l'hôtel Mont-Blanc, encore signalé dans l'annuaire de 1967, fait place à un grand immeuble de rapport.

CATEGORIES	NOMBRE D'ETABLISSEMENTS
- Alimentation (épiceries, boucheries Bon Lait...)	29
Salons de coiffure	17
Commerces d'entretien (teintureries droguéries, cordonneries)	16
- Hôtels, pensions, meublés	22
Agences	7
Bars, restaurants	20
- Magasins spécialisés (confection maroquinerie...)	19
Ameublement, électricité, sanitaire, plomberie, papiers peints...	30
Matériel de bureau, matériel médical	6
- Equipement médical (clinique, dispensaire pharmacies...)	8
- Ebénisterie, décoration	12
Petit artisanat (serrurerie)	3
Garages, stations-service, matériel auto	35
- Sociétés de transports	6
Sièges sociaux d'entreprises diverses entrepôts importants	44

FIG. 12 LES ACTIVITÉS DES BAUMETTES

A- UN COMMERCE D'ALIMENTATION MODESTE

2.- Les activités sous-représentées.

A part six caves à vins, la distribution des produits alimentaires est effectuée plutôt mal que bien par trois succursales Bon Lait, six boulangeries quatre boucheries, dix épiceries, soit une pour plus de mille habitants. L' "entretien courant" n'est pas mieux assuré par trois drogueries, une cordonnerie; il n'y a pas une seule mercerie. En contre partie, dix teintureries et blanchisseries ont une clientèle assurée de gens âgés et d'hôtels. Le déclin de certaines rues, comme la rue St-Philippe proche de la rue de France et du boulevard Gambetta, se traduit par une fermeture de magasins. (Fig.13)

RUES	1957	1967
Bottero	2	3
Grosso	4	5
Châteauneuf	4	5
Axis		
Alexis Mossa	2	1
Frédéric-Passy	2	1
St-Philippe	7	4

FIG. 13 DISTRIBUTION DES COMMERCES D'ALIMENTATION

La concentration des commerces d'alimentation dans les grandes artères périphériques et le gros marché Gambetta obligent les clientes à des déplacements quotidiens, promenades que l'ouverture le 15 novembre 1967 d'un Supermarché boulevard Grosso rend désormais inutiles. Ce supermarché SPAR: d'une superficie de 1000 m2 dont 700 de surface de vente, est susceptible de doubler sa capacité et ses possibilités d'extension future, le placent nettement au rang des grands magasins d'alimentation. Son implantation occasionnelle dans un immeuble en construction a été sollicitée par les habitants du quartier. Un millier d'entrées quotidiennes, le double chaque samedi, prouvent l'intérêt porté à la formule par les ménagères des Baumettes. La clientèle est complétée par des gens venus de la Madeleine ou de la Californie (preuve donnée par les talons de chèques). Le rayonnement du supermarché est limité par la concurrence de puissantes firmes en place Casino Superdis, Forza qui lui disputent les marges du quartier, notamment les collines d'un équipement commercial insuffisant oblige les habitants à se ravitailler en villes Pour cette clientèle, Spar offre un grand parking souterrain commode. Le supermarché fonctionne avec des employés recrutés dans le quartier, mais à l'extérieur, parfois même assez loin (St-Jean-Cap-Ferrat). Probablement, il dotera la rue d'un dynamisme neuf susceptible d'attirer des activités complémentaires et des services (blanchisseries, cordonneries, par exemple); d'ores et déjà, un rayon vestimentaire, lingerie et articles courants, connaît une belle activité qui encourage une orientation vers les nouveautés e les articles de mode peur jeunes gens , afin d'attirer la clientèle éventuelle des étudiante nombreux, maintenant, fréquenter les collines proches des Baumettes. Le succès de la branche "vêtements" s'explique par l'absence de cette spécialité : malgré quelques tentatives récentes, notamment l'ouverture d'un magasin de confection rue Bottero. Dix-neuf commerces spécialisés, parmi lesquels un magasin d'articles pour chiens, une auto-école et une librairie sont distribués dans quelques rues seulement. Le quartier est donc moins bien équipé que la ville.

3.- La zonation des activités commerciales et industrielles.

Une simple promenade à travers le quartier fait deviner les dissymétries: des rues sont réservées à la seule résidence tandis quo d'autres juxtaposent les commerces sans, solution de continuité. A la première catégorie appartiennent l'avenue des Baumettes, comme d'ailleurs toute la colline, les avenues des Fleurs, des Orangers, Depoilly, Comba, toutes rues résidentielles; les seuls bâtiments spécialisés sont les hôtels et ceux de quelques petites industries discrètes. Dans quatre artères essentielles, les rues Dante et Châteauneuf, le boulevard Grosso, la rue St-Philippe, tous les commerces sont représentés, des hôtels parfois,

mais surtout la quasi-totalité des boutiques variées d'alimentation et d'équipement divers. Plus anciennes que les autres et bien pourvues en commerces, les rues Dante et St-Philippe conservent des traits d'archaïsme; lus magasins ne sont pas toujours ramis à neuf, il r a abondance de bars et d'ateliers d'ébénisterie. La rue de Châteauneuf mile à ses bars et à quelques vieux magasins des laboratoires et les sièges ou bureaux des sociétés. Dernier né, le boulevard François Grosso s'enrichit surtout de commerces où d'ateliers modernes.

Un trait ancien est le grand-nombre de cafés; ceux-ci ne sont pas du tout des bars américains pour touristes, mais au contraire des petits "bistrots" de quartier, souvent agrémentés d'un jeu de boules. Immuables, ils donnent, à quatre ou cinq, un aspect familier et traditionnel à la rue Dante et à la rue St-Philippe; ceux du boulevard Grosso au pont St-Philippe ont une apparence beaucoup plus moderne. La trentaine d'ébénistes-tapissiers-décorateurs recensés on 1926 dans le quartier travaillent encore dans les mêmes ateliers; absents de la rue Dante autrefois plus commerçante qu'artisanale, ils sont cinq à occuper la rue St-Philippe.

A coté de ces rues très commerçantes, des zones sont Moins urbanisées et sont le refuge de petits artisans. En 1957, la rue des Potiers juxtapose un atelier de plomberie, un de peinture, deux de carrosserie, deux -de menuiserie, un d'horlogerie, un de cordonnerie et six de tapissiers et d'ébénistes. Dix Ems plus tard ne survivent plus que doux ébénisteries, une menuiserie, deux ateliers de t6canique, établissements visiblement d'un autre temps. Ces activités traditionnelles sont appelées à disparaître rapidement, et le mouvement est déjà largement amorcé. D'ailleurs, un effort de rénovation est en cours: un bar et un salon de coiffure prennent le relais, la cordonnerie est modernisée. En tant que desserte locale, la rue des Potiers doit pouvoir survivre à condition d’être réaménagée. En résumé, les fonctions des rues sont assez différenciées. Quelques unes sont bien équipées avec plus de deux commerces par immeuble, d'autres ont une vie commerciale limitée à quelques cas d'espèce, d'autres enfin offrent surtout, des logements et des hôtels tranquilles.

III.- Les services publics.

Outre ces établissements privés, le quartier est abondamment pourvu d'installations municipales, culturelles et universitaires pour la plupart.

1.- L'orientation culturelle et universitaire.

C'est aux Baumettes qu'est installé le l'usée des Beaux-arts de Nice. Transféré en 1928 de la salle Bréa, rue Notre-Dame, à la villa d'un riche peintre anglais Thompson, construite en 1875 pour un peintre russe. Enrichi par les dons de personnalités locales, ce Musée expose quelques primitifs, des œuvres du XVIIIe siècle et des peintures de Matisse et Dufy. D' autre part, les Baumettes ont vu naître l'Université de Nice. Le premier établissement secondaire est le "Collège technique de Commerce et d'Industrie hôtelière" installé d'abord en 1916 dans la villa de la Promenade des anglais qui est aujourd'hui le Centre Universitaire Méditerranéen. Ce collège forme un personnel local qualifié pour les grands hôtels de Nice, en concurrence avec les spécialistes suisses et savoyards, grâce aux subventions de la ville, de la Chambre de Commerce et du Département. Transférée en 1932 dans les nouveaux locaux du 144 rue de France, l'Ecole est complétée en 1937 par une section "tourisme" destinée à préparer des guides-interprètes ou une personne d'agences de voyages muni de brevets professionnels d'agents techniques du tourisme. En 1961 est créée une section commerciale et un Lycée entretenu par dus crédits de l'État est juxtaposé au C.E.T. Plus de 400 élèves y sont formés comme techniciens d'hôtellerie, techniciens supérieurs du tourisme, etc... Héritier des locaux du collège technique hôtelier, le Centre Universitaire Méditerranéen, subventionné par la ville de Nice, mais rattaché admistrativement à l'Université d’Aix-Marseille, donne d'abord des

conférences pour les Niçois, puis organise des cours d'études supérieures avant d'essaimer sous la forme de l'Institut d'Etudes Juridiques installé en 1938 dans la villa Passiflore de l'avenue St-Laurent, de l'Institut d'Etudes littéraires campé en 1941 dans la villa "Les Mimosas" de la rue Louis-de-Coppet, de l'Institut d'Etudes scientifiques bénéficiaire d'un château et d'un grand parc à Valrose près de Cimiez. En relation avec le développement de l'Enseignement supérieur, l'avenue des Fleurs devient le siège provisoire d'un restaurant universitaire, du Bureau Universitaire de Statistique et du Centre Régional des Œuvres Universitaires et Scolaires. Jusqu'à l'entrée en service des nouvelles facultés, le quartier des Baumettes est donc le centre principal de l'activité universitaire de Nice.

2.- Les autres réalisations municipales.

Outre le dispensaire scolaire ouvert en 1850 dans l'avenue des Baumettes doté d'un centre médical et de vaccination, la ville a construit le centre de Protection Civile et sen annexe, la récente piscine de Magnan. Construite sur l'emplacement de l'ancien vélodrome, la caserne des pompiers de Magnan dispose, depuis 1953 de 14.000 m2 pour 114 logements, une tour d'exercices de 30 m., une cour centrale de manœuvres de 2800 m2, des ateliers divers, des hangars et garages qui abritent un abondant matériel moderne. L'équipement primitif de la ville de Nice se réduisait auparavant à la caserne de le rue Nancy, située au centre de la ville, et mal adaptée aux interventions urgentes. Financé surtout par la ville pour 982 millions d'IL.F. et par l'État pour environ millions (chiffres donnés par le Bulletin municipal), le centre joue un r8lerégional et il héberge la majorité des 160 pompiers professionnels, renforcés par des volontaires. Les services assurés par ce centre sont nombreux et se diversifient de plus en plus: services préventifs et défensifs en ville contre les incendies, interventions urgentes en cas d'accidents de la route ou de noyade, lutte contre les incendies dans l'arrière-pays (en collaboration mime avec les pompiers du Var et des Basses-Alpes). En outre, une permanence est assurée à l'aéroport, avec facilités d'accès par la Promenade, et depuis l'été 1967, un service permanent en mer surveille les plages. La multiplication des interventions des pompiers rend insuffisant le Centre de Magnan; des annexes

Sont prévues rue Fodéré et à Gorbella. Ce corps des pompiers dont les tâches sont si diverses est soumis à un entraînement sportif intensif qui va des exercices professionnels proprement dits jusqu'aux stages de natation ou de ski. Depuis décembre 1966, une piscine chauffée et couverte jouxte la caserne. Deux bassins fonctionnent: un petit bain pour enfants et débutants et un grand bain de 25 mètres doté d'un plongeoir de 5 mètres. Un bloc technique est en outre organisé autour d'un puits de plongée de 12,6 mètres, unique en France, destiné à former et à entraîner des plongeoirs professionnels ou amateurs. Destinée en priorité aux pompiers , la piscine est aussi à la disposition des écoles ou clubs de natation de la ville; enfin le public y a accès à certaines heures de la journée. Le succès en est grand puisque les trois premiers mois de son fonctionnement ont enregistré 50.000 entrées. A l'intérieur Même du centre de Protection civile doit s'ouvrir une maison de jeunes et de la culture réservée aux écoliers.

Les services et bâtiments municipaux des Baumettes concourent à lui donner une physionomie 'rajeunie. En effet, pour leur travail (écoles et facultés) comme pour leurs distractions (piscine) étudiants et lycéens sont désormais des occupants nombreux de cette partie de la ville; l'équipement commercial devra s'adapter aux besoins de cette clientèle éventuelle.

CONCLUSION

Né au contact de la plaine de Nice et des collines de l'ouest, le quartier des Baumettes reste un lointain faubourg agreste tant que la ville est enfermée derrière le Paillon; c'est alors un semis épars de petites maisons, tardivement constitué en paroisse; les derniers témoins en sont la petite église Ste Thérèse à Magnan et son cimetière, d'ailleurs en démolition. L'expansion de la ville dans la plaine transforme les Baumettes en une banlieue modeste (1896). En 1926, c'est déjà un quartier; entre des espaces vides, les rues principales en sont tracées ou amorcées, les activités de sa population sont celles des citadins aujourd'hui dépassées par le flot des maisons avançant vers l'ouest, les Baumettes sont urbanisées et intégrées dans Nice. Parallèlement aux étapes de cette intégration, le peuplement change: le faubourg reçoit les immigrants pauvres, italiens surtout, ou modestes, montagnards des Alpes-Maritimes. Leurs familles ont fait souche dans le quartier; mais la phase d'urbanisation et la construction de villas, puis de grands immeubles modernes, confèrent aux Baumettes une fonction résidentielle. Du coup, le niveau social des nouveaux habitants est plus élevé. Les Espagnols ou les Algériens, successeurs des pauvres immigrants italiens dans les taches modestes, s'installent dans les nouveaux quartiers périphériques et non aux Baumettes rattachées désormais au centre de la ville.

Comment imaginer l'avenir du quartier? Le peuplement ne peut guère progresser qu'à l'occasion d'un remplacement des villas ou petites maisons par de grands immeubles. Des mutations sont à prévoir surtout au niveau des fonctions et activités, un rajeunissement des catégories sociales comme de certaines façades est en cours. L'ancien artisanat est dépassé; les petites maisons anciennes dotées d'ateliers sont des reliques appelées à disparaître avec leurs desservants. Un déclin, analogue mais encore discret, menace lus formes traditionnelles du tourisme et de la villégiature. Les petits hôtels vieillots perdus dans des jardins ne répondent plus à la formule dé tourisme estival de masse. Ils seraient rentables au prix d'un rajeunissement complet, lequel ne semble pas attirer les capitaux. Les villas entourées de verdure prennent trop de place et sont menacées de tous côtés; les rentiers recherchent moins le quartier depuis qu'il est sorti de sa quiétude, cerné par des grands axes de circulation.

D'autres solutions sont donc envisager, en relation avec l'évolution de la ville toute entière. L'activité commerciale progresse tout en changeant complètement d'orientation. Les petits magasins d'alimentation sont relégués à un rôle de complément par les supermarchés dos boulevards Grosso et Gambetta qui se partagent la clientèle. Grosso contrôle la colline et l'ouest de la plaine, tandis que l'est est ravitaillé par la cité marchande, le très récent supermarché de la Buffa et le grand magasin Nica du boulevard Gambetta. Les activités au service de l'automobile semblent solidement implantées pour leur part; les seules transformations éventuelles sont la suppression do quelques petits ateliers ou la concentration des points de vente de l'équipement-auto.

La formule commerciale nouvelle est celle des magasins spécialisés (ameublement) et même très spécialisés (matériel d'organisation SECONA rue de Châteauneuf, matériel de bureau boulevard Grosso); c'est un genre d'affaires caractéristique des centres de ville. De grosses lacunes subsistent cependant dans l'organisation des commerces, surtout dans les domaines de la consommation courante, l'habillement notamment. Les succès des récentes implantations rue Bottera, rue Caffarelli, rue de Château -neuf et d'un rayon de cette spécialité au supermarché démontrent l'existence de larges possibilités. De manie, les librairies actuelles sont anciennes, très petites, et vendent surtout des journaux; elles sont loin de pouvoir satisfaire la nombreuse clientèle des étudiants qui fréquentent le quartier. Rendues nécessaires par l'évolution contemporaine, des concentrations d'entreprises artisanales ou commerciales seraient enfin souhaitables pour assurer l'avenir de certaines spécialités locales, comme la miroiterie et l'ameublement.

Solidaire de la prospérité de Nice, le quartier des Baumettes s'organise désormais autour

d'un grand axe nord-sud de pénétration dans la ville, le boulevard Grosso digne homologue de ses prédécesseurs l'avenue Jean-Médecin, et le boulevard Gambetta. Il est appelé aussi à bénéficier de l'extension vers l'ouest des activités de la prestigieuse promenade des Anglais.

Colette Liautaud.

Travaux du Laboratoire de géographie Raoul Blanchard. Mise au point des figures par Jean Ottavi.